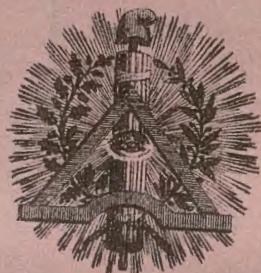


27

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



САНКТ-ПЕТЕРБУРГ

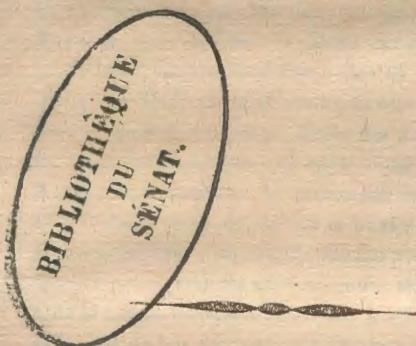
1812. М. А. ГРУДЬЯ
СИЛАТРАМ

Côte 27
ÉTAT DE LA FRANCE

VERS LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PAR LE C. DE LEHELLE, LIBRAIRE.

*Quis talia fando
Temperet à lacrimis.*



A PARIS,

Chez l'auteur, rue de la Liberté, n°. 63; et chez les marchands
de nouveautés.

—
A N V I.

23-253



LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARIES

LIBRARY

FURIDOR, HERACLITE, LA FORTUNE.

FURIDOR, né dans la misère,
S'avisa de quitter le métier de son père ;
Pour les autres d'abord alla vendre l'argent,
Puis en vendit pour lui, puis devint opulent ;
Il est vrai qu'il courait plus qu'un lièvre en détresse.
A chaque heure du jour il volait (1) au Péron ;
Calculait, supputait, pronostiquait sans cesse,
Et sur-tout invoquait Mercure son patron.
Souvent, avec adresse, il semait des nouvelles ;
(2) Cinon, maître menteur, n'en fit jamais de telles :
Tantôt la flotte anglaise avait pris nos vaisseaux,
Bombardé tous nos ports, brûlé nos arsenaux,
Et l'aigle autrichienne, en ruses consommée,
Avait pris Bonaparte, et vaincu son armée ;
D'autrefois, pour donner de la hausse aux papiers,
Il faisait afficher, en grand, sur les piliers :
Que la paix générale en deux jours serait faite ;
Que la gloire française allait être à son faite.
C'est par de tels moyens que quittant le trottoir,
En beaux habits dorés, par-tout il se fit voir,
Et que vers l'Odéon, suivi de plusieurs pages,
Il roulait son orgueil dans de beaux équipages.
Héraclite indigné de son faste insolent,
Accuse la Fortune, et maudissant l'argent,
Se plaint que tout est fait par un sort bien bizarre ;
Que Mondor qui domine, est digne du Tartare ;

(1) Endroit fort célèbre de Paris, où se rassemblent les agioteurs.

(2) Fourbe dont Virgile a tracé le portrait d'une main de maître.

Que tel qui fait rouler un carosse brillant,
Deyrat être derrière, ou du moins par devant.
Dame Fortune accourt pour répondre au critique,
Prétend qu'elle n'est point inique,
Et dit que, trompant le renard,
Elle sait abaisser les frippons tôt ou tard.

La Fortune dit vrai ; comptant sur son adresse
Furidor fit un coup qui manquâ de justesse,
Puis bientôt encor un, puis perdit tout son bien.
Le philosophe, homme de bien,
Applaudit à la déesse,
La reconnut pour telle, et fut dans l'allégresse.

J'ai cru que cette fable pouvait précéder une pièce qui
peint les mœurs de ce siècle.

ÉTAT DE LA FRANCE

VERS LA FIN

DU DIX-HUITIEME SIECLE.

Oui, je veux t'imiter, magnanime Caton,
Gardien de la vertu, yengeur de la raison.
L'amour de mon pays va diriger ma plume;
Déjà mon sang bouillonne, et ma veine s'allume.
Tremblez, fuyez, méchans; par-tout, sous peu de jours,
Vos vices, vos larcins et vos folles amours,
Et cet affreux, tissu d'une exécable vie,
Seront manifestés; je venge ma patrie.

Échappé, depuis peu, de la main de nos rois,
Je me flattais déjà que de plus sages loix
Allaient de tout Français changer le caractère,
En faire un tendre époux, un bon fils, un bon père;
Que le crime en tous lieux se verrait exécré;
Que le nom de vertu serait par-tout sacré;
Que la femme impudique, enfin baissant la tête,
N'irait plus de son crime infecter chaque fête;
Que l'amas infernal des vils agioteurs
Aurait la peine due aux frippons, aux voleurs;
Que nos petits commis, perdant leur suffisance,
Mettraient en nous parlant un peu de révérence;
En un mot, que Paris, que le peuple français
Allait être plus sage et plus grand que jamais.
Mais, hélas! en tous lieux que d'abus déplorables,
Qui même sous les rois seraient intolérables!

(1) Si je porte d'abord mon œil sur les sénats,
 Et que j'assiste un jour à l'un de leurs débats,
 Je m'échappe, indigné de voir que ma patrie
 En les payant si bien, en soit si mal servie.
 Je me rappelle alors qu'entre les sénateurs,
 J'entendis autrefois d'illustres orateurs,
 Qui lançaient le tonnerre, ainsi que Démosthène,
 Et me faisaient rêver qu'je j'étais dans Athènes;
 Je lisais sur leurs fronts, leurs talens, leurs vertus;
 Je les cherchais par-tout, hélas ! ils ne sont plus.
 Du profond Mirabeau là sublime éloquence
 A fait place aux vains mots, et même à la démence;
 Et l'on voit des bayards assis au premier rang,
 Qui des républicains veulent avoir le sang.
 Beaucoup, je le sais bien, à des vertus sublimes,
 Joignent quelques talens, mais ils craignent les crimes;
 De sorte qu'endormis dans un lâche repos,
 Ils laissent aux pervers les projets, les travaux.

Pour soulager mon cœur de cet aspect sinistre,
 Je cours au Luxembourg ; j'entre avec un ministre.
 Je vois cinq citoyens choisis par le sénat,
 Tous cinq hommes de bien, tous cinq hommes d'état.
 L'un d'eux simple et savant, et profond philosophe,
 Sait sur les factieux tourner la catastrophe.
 Un autre ami des arts, favori d'Apollon,
 Se montra, jeune encor, dans le sacré vallon;
 Depuis lors on le vit, amant de la nature,
 Donner tous ses soins aux champs, à la culture.
 Il en est un, dit-on, qui, politique adroit,
 Sait dévoiler les cœurs, et les toucher du doigt.

(1) Comme les sénats sont des corps dont les éléments changent chaque année, et à chaque révolution, je les ai peints tels qu'ils étaient ayant la régénération du 18 fructidor.

Celui-ci flatte l'œil autant que le Cinople,
Serait aimé par-tout, même à Constantinople.
Mais, ma muse, quittons ce trop riant pinceau,
Et cessons de cueillir les roses du côteau.

Si, quittant Luxembourg, je traverse la ville,
Et que j'aille au Péron, qui de voleurs fourmille,
Je les vois acharnés ainsi que des vautours,
Errer, l'œil inquiet, chercher les carrefours;
Sans cesse calculant la misère publique,
Et voulant d'un seul coup perdre la république;
Je les entendis semer, avec art, un faux bruit
Dont ils ont accouché dans l'ombre cette nuit.
Que n'ai-je en ce moment les carreaux et la foudre!
Je les frapperais tous, je les mettrais en poudre.
Mais, hélas! je les vois, chargés d'or et d'argent,
Promener leur bonheur dans un char élégant,
Choquer les malheureux par leur riche parure,
De nos beautés du jour marchander la luxure,
Insulter les savans, dire le monde heureux,
Si personne ici-bas n'avait plus d'esprit qu'eux,
Que dirais-tu, Caton! à l'aspect de ces êtres,
Qui, le peigne à la main, cherchaient hier des maîtres;
En habits tout poudreux, ils marchaient humblement;
Aujourd'hui, dans des chars, ils ont l'œil arrogant;
Mais peut-être demain, rentrés dans la pousrière,
On les verra, tremblans et fuyant la lumière,
Invoquer le néant, s'échapper de Paris,
Porter ailleurs leur honte, exciter tous les ris.

Près de ces lieux, que vois-je? Au fond d'un antre sombre
J'aperçois un tripot et des joueurs sans nombre;
L'un d'eux courbe sous l'or: il en perdra l'esprit;
Pour jouer ce matin il vendit son châlit.

L'autre , en fureur , va , court au Pont-Neuf , dans la foule ,
 Sans la faire crier déshabiller là poule .
 Celui-ci , d'un seul coup , perd en or mille écus ;
 Mais il a des moyens de les avoir et plus ;
 Demain il doit fournir à notre république
 Des souliers et des draps de mauvaise fabrique .
 Faut-il , race maudite , avide et sans pudeur ,
 Que de notre pays tu sois le déshonneur ?
 Qu'on me donne un seul jour la puissance suprême ,
 Je t'envoie à Bicêtre y faire un long carême ,
 Apprendre à calculer combien il faut d'atous
 Pour mettre , en un instant , en défaut tous les fous .
 Je quitte le Péron pour voir la promenade ;
 Grand dien ! que de fiers fats , exhalant la pommade ,
 Sont de mauvais croquis de ces fades seigneurs ,
 Qui , jadis , aux catins prodiguaient leurs faveurs .
 Cent fois plus fous encor , sans goût dans leur toilette ;
 Ils ont l'air en tout tems de se compter fleurette ;
 S'appellent doucement du beau nom de messieurs ,
 Pensen , en grasseyant , gagner tous les rieurs .
 A côté de ces fats , j'apperçois les galantes ,
 Qui , belles de pérure , et toujours sémillantes ,
 Vienennent , en beaux cheveux , la dépouille d'un mort ,
 Près de nouveaux amans chercher un heureux sort ,
 Et qui donnent le soir , en joli tête-à-tête ,
 Ce qui porté demain dans le bal , à la fête ,
 Sera , dans peu de tems , donné , reçu , rendu ;
 Dans de nombreux enfans enfin sera perdu .
 Parmi ce bel essaim de papillons volages ,
 Qui cherchent le grand jour pour tromper les plus sages ,
 Voyez-vous Alecton qui se vend à l'encañ ,
 Envers tous ses amans est pire qu'un tyran ;
 Ruine les Mondor , et feignant d'être mère ,
 Veut disputer sa fille à son malheureux père !

Petit ange maudit, si tu n'as point d'honneur ;
 De l'autre monde au moins, il te faut avoir peur.
 Ces lieux qui sont là-bas sont sans galanterie,
 Et sans tromper, dit-on, on y passe la vie.
 Frétille à ses côtés la fringante Doris ;
 Elle voudrait avoir pour amans tout Paris.

Je laisse les jardins ; le spectacle m'attire ;
 L'ombre des grands auteurs, je l'espère, y respire.
 Dédaignant les beautés assises près de moi,
 Que je vis dans Paris offrir bouquets au roi,
 Je médite, j'attends ; là tôle enfin se rötle ;
 De moines, de serpents, de démons, qu'ellé toulle !
 Le feu, la terre et l'eau, les élémens pressés,
 Semblent, de toute part, s'être tous amassés.
 Je croyais m'amuser avec le bon Molière,
 Voir une comédie en un point régulière ;
 Je me sauve effrayé d'avoir vu tout l'enfer,
 Et la nuit, près de moi, je crus voir Lucifer ;
 Et quand je m'éveillai, je me mis en farie
 De trouver le bon goût chassé de ma patrie ;
 J'envoyai sur-le-champ, pour chatmer mon enifui,
 Demander les auteurs célèbres aujurd'hui ;
 On m'en apporte un inile, et pas, pas un seul livre
 Ce sont petits romans, qui vendus à la livre,
 Chez moi viendront un jour, en cornets de papier
 Servir de poivrière, ou couvrir un pautier,
 Et flamboyer enfin, en dépit de Trintelle (1).
 (2) Un seul se distinguait ; il est sans parallèle.

(1) Célèbre imprimeur des romans du Pont-Neuf.

(2) Le roman de Justine, ou les Malheurs de la Vertu, sur lequel je ne m'étendrai point, parce que tout le mal qu'on peut en penser ou dire ne le peint qu'en miniature.

Tous les forfaits affreux en vertus érigés ;
 Contre le bien public s'y montrent dirigés ;
 Et sans doute l'Auteur , en faisant cet ouvrage ;
 A tracé trait pour trait son ame et son visage ;
 Et s'il n'eût point aimé le crime et l'impudeur ,
 A l'aspect d'un tel monstre il serait mort de peur .
 Mes yeux étaient souillés ; je pris le grand Corneille ,
 Et mon ame perdit le dégoût de la veille .
 Le soir du même jour je me rendis au bal ,
 C'est-là que je maudis tout ce sexe infernal ,
 Que le ciel a produit pour troubler notre vie ,
 Les galantes , j'entends , qui , souillant la patrie ,
 Font briller sur leurs têtes , à leurs pieds , sur leur front ,
 Ce qui dans d'autres tems les couvrirait d'affront ,
 Et qui même jadis , leur attirant la honte ,
 Les eût fait condamner à la mort la plus prompte .
 Et ce sont ces Phrinés que de vils sénateurs
 S'empressent de charmer par des discours flatteurs .
 Juste ciel ! m'écriai-je , eh quoi ! votre colère
 N'exterminera point la race pestifère ,
 Qui gâte les esprits , entraîne tous les cœurs ,
 Trouble tout , confond tout , empoisonne les mœurs ;
 Je sortis , maudissant et le ciel et la terre ,
 Je courus au café parler de l'Angleterre ;
 Et j'y fus consolé voyant tous les partis
 N'avoir qu'un même cœur contre nos ennemis .
 Ce fut-là que je vis tous ces vains journalistes ,
 Qui d'un certain auteur devénus les copistes ,
 Parlant de Dieu , de loix , de religion ,
 Entraînent saintement à la rébellion .
 Allons , changez de ton , petits auteurs sans vie ,
 Ou vous irez ailleurs gémir sur la patrie ;
 Et vos noms , à l'oubli , tristement condamnés ,
 Vous feront éprouver les tourmens des damnés .

Votre exil , il est vrai , touchera les dévotes ;
Mais l'on fait peu de cas des larmes des bigotes.
Voit-on , sans s'indigner les galans Tivolis ,
Où messieurs les Jasmins , se croyant des marquis ,
Dépensent en un jour ce qui jadis , sans peine ,
Les eût nourris vingt ans , à cent sous par semaine ,
Où de sa fille offrant les précoces appas ,
La mère , en se vendant , la vend dans un repas.
Que dire de Dorval , ce valet d'un ministre ,
Qui , d'un air de hauteur , vous jette un œil sinistre ,
Fait la moue en parlant , a des airs de fierté ,
Qui l'accusent bien peu d'aimer la liberté .
Ne puis-je m'étonner quand , s'oubliant , lui-même ,
Il croit avoir atteint le premier rang suprême ?
Ne puis-je rappeler que hier , sans argent ,
Il se montrait à tous , humble , bas et rampant ,
Mais qu'aujourd'hui , tout fier , comme un saint que l'on
chomme ,
Il se croit Directeur , il se croit un grand homme ?
Puis-je me taire encor , lorsque dans les cités
Je vois tant de misère et tant de voluptés ?
Par-tout pour le plaisir on néglige les lettres ,
Et bientôt d'insensés on traitera les maîtres .
Que dis-je ? les savans , sans argent , sans appui ,
Végétent tristement dans les pleurs et l'ennui ,
Vendent pour subsister leurs livres et leurs meubles ,
Quand de sots fournisseurs achètent des immeubles .
Le mérite , par-tout , chassé par l'impudence ,
Se trouve sans emploi , tandis que l'ignorance ,
Se glissant chez Thémis et dans tous les bureaux ,
Se berce dans les ris , nous accable de maux .
Faut-il encor parler de ces esprits sublimes ,
Qui , vains , peu soucieux de propager les crimes ,

Invocuent la nature , et jaloux de son Dieu ,
 S'efforcent de prouver qu'il n'est dans aucun lieu ;
 Et qui font croire à tous , par leur délicatesse ,
 Qu'il devrait être au moins , pour les mettre en détresse !
 Dans les cités enfin , de bavards intrigans ,
 En caressent le peuple , et comme les traitans
 Convoitent en secret l'argent de la patrie ,
 L'assassinent , feignant de lui donner la vie .
 De mauvais ouvriers parlent en sénateurs ,
 Et de petits marchands s'érigent en seigneurs ,
 Tandis que Floraminte , oubliant sa noblesse ,
 En tout point a quitté ses beaux airs de duchesse .
 Ce n'est point tout entor , la vertu n'est qu'un nom ,
 Le vice sans pudeur blesse l'œil de Caton ,
 Et l'honneur qui jadis enfanta des prodiges ,
 S'est éteint dans les cœurs sans laisser de vestiges .
 De l'or et de l'argent on fait le premier Dieu ,
 Donnant dans les excès sans garder de milieu ;
 Et l'on pousse si loin la rage et la furie ,
 Qu'on rit des citoyens blessés pour la patrie ;
 Et même dans nos champs on voit la vanité ,
 La fureur pour Plutus , l'orgueil de la cité ;
 Contre un sot et vain luxe on trône la nature ,
 Et la fille , avec art , soignant trop sa parure ,
 Ne va plus dans les champs orner son sein de fleurs ,
 Et bientôt des Laïs elle prendra les mœurs .
 Mais pourquoi , dira-t-on , cette longue satyre ?
 Mais pourquoi , citoyens , prétez-vous à médire !
 Que cet ample Mondor , ce valet d'autrefois ,
 Renonce à ses hôtels , à ses parcs , à ses bois !
 Que ce grand fier à bras , ce grand foudre de guerre ,
 Qui voudrait usurper les trois quarts de la terre ,

Ne soit plus un *Verrès*, qu'il rende tout son bien,
 Content d'être appelé l'illustre (1) *Valérien!*
 Que ce gros *Furidor* reprenne son haut siège,
 Qu'il rougisse d'avoir un si nombreux cortège;
 Et que trop riche encor, gardant le sou pour cent,
 Il en donne le reste au peuple qui l'attend!
 Que *Saint-Jean* qui gardait d'un duc et pâir la porte,
 Qui déroba son maître alors cherchant (2) la *Porte*,
 Rende au public, en or, les meubles de l'hôtel,
 Et ne garde pour lui que le soin d'un castel!
 Que du grôs fournisseur la femme à l'air bachique,
 Brillante de rubis, dans un char magnifique,
 N'aille plus s'étaler, éblouir à *Long-Champ*;
 Que son front sans honneur soit sans le diamant!
 Et que messieurs les fats, qui, jadis en vrais sages,
 Dévoraient le pain bis, et mangeaient des fromages,
 Cessent d'aller en char chez le restaurateur,
 Aux dépens des rentiers dîner en empereur;
 Qu'en humbles pénitens ils leur rendent les sommés,
 Qu'au Pérou ils ont pris, en tigres plus qu'en hommes!
 Quand nous verrons, enfin, le marchand sans fierté,
 Vanter notre pays, aimer la liberté,
 Et que soumis en tout aux loix de la patrie,
 Il sera tolérant, sans inorgue et sans envie;
 Quand le peuple français attendri jusqu'au cœur,
 De l'homme criminel pleurera le malheur,
 Détournera les yeux du lieu de son supplice,
 Et pour lui de son Dieu flétrira la justice;
 Pour-lors changeant de ton, je veux devenir doux;
 Et messieurs, en tous lieux, je dis du bien de nous.
 De voir ces changemens je n'ai point l'espérance,
 On ne fera jamais sincère pénitence!

(1) *Valérien* de *Valérius*, consul romain qui fit abattre
sa maison qui déplaît au peuple.

(2) La *Porte* Ottomane.

Mais encor , dira-t-on , parmi tous les Français ;
 N'en est-il donc aucun qui ne faillit jamais ?
 Je sais que je pourrais , en dépit de l'envie ,
 Vous nommer Bonaparte , et parlant de sa vie ,
 Employer plusieurs jours à peindre cent combats ,
 Où l'on vit un héros dans chacun des soldats ,
 Finir par célébrer l'enfant de la victoire ,
 Qui mourut jeune encor dans les bras de la gloire ;
 Je pourrais vous citer l'illustre Palissot ,
 Pour peindre un bon auteur , le fléau de tout sot ;
 Faire valoir mes vers par le nom de la Grange ,
 Et par ceux de Parni , de Chénier , de Saint-Ange ;
 Détailler de Lépêau , les talens , les vertus :
 Mais ces choses , je crois , sont récits rebattus .
 Depuis le jour , d'ailleurs , que j'avais d'écrire
 Pour réformer les cœurs , je préférai médire ,
 Pensant comme Boileau , qu'un estimable auteur ,
 Pour corriger les mœurs doit être peu flatteur ,
 Et que fort peu jaloux qu'on lui rende justice ,
 Il doit se croire heureux , lorsqu'il fait honte au vice .

Illustré directoire , et vous tous sénateurs ,
 Elevés par nos vœux aux faits des honnêtuirs ,
 Croyez que la satyre est fardeau pour mon ame ;
 Par-tout du bien public rallumez donc la flamme ,
 Faites la guerre au vice , et qu'enfin respectés ,
 Les Catons soient heureux , et que par tous cités
 Vos noms soient immortels , ainsi que vos ouvrages ;
 Protégez les talens , formez de nouveaux sages ,
 Et qu'en France , en tous lieux , par les arts reproduits ,
 Les anciens monumens consolent les esprits .

 E R R A T U M .

Page 7 , ligne 10. ; au lieu de RUINER , lisez : PERDRE .

É P I T R E A D A M O N.

SANS cesse, cher Damon, tu te plains de la vie,
 Et tu vas déplorant les maux de ta patrie;
 Tu maudis, nuit et jour, la sainte liberté,
 Que tu vantais jadis, et même avec fierté.
 Je sais, ainsi que toi, qu'aux champs et dans les villes,
 Le vice, sans pudeur, s'emparant des familles,
 Devant le dur Brutus ose lever le front,
 Et ne sait plus rougit ni sentir un affront;
 Que rempli de fierté il brave la tempête,
 Et qu'à la vertu même il fait flétrir la tête.
 Je conviens, en un mot, que d'énormes abus
 Se sont glissés partout avec l'or de Plutus.
 Mais parlons aujourd'hui sans haine et sans envie;
 Mélons à nos discours de la philosophie.
 Dis-moi, d'abord, ami, si les tems d'autrefois
 Avaient de bonnes mœurs, avaient de sages loix?
 Jugeait-on les procès avec plus de justice?
 Mais le juge en secret recevait son épice;
 Sollicité, gagné par monsieur le marquis,
 Il lui vendait sa voix, recevait des louis.
 Payant de ses appas, la charmante comtesse,
 Près de son rapporteur oubliait sa sagesse.
 N'a-t-on pas vu jadis un père malheureux
 Condamné settement à périr dans les feux,
 Et le grand Chalotais, qui d'un sage eut la tête;
 Mourir persécuté, parce qu'il fut honnête,
 Plus grand dans son exil que les affreux bourreaux;
 Qui de ce vrai Caton causèrent tous les maux!

Regnier et Despréaux , sans aimer à médire ;
 Contre les conseillers aiguisaient la satyre ;
 Baron , Regnard , Dancourt jouaient les procureurs ;
 Badinaient en beaux vers , et parlaient de voleurs.
 Crois-tu que dans les camps éllevant le mérite ,
 On rendit quelque honneur au soldat émérite ?
 Mais notre Scipion , en ces beaux siècles d'or ,
 Eût été lieutenant , tout au plus un major ;
 Le héros qui mourut des travaux de la guerre ,
 Eût été méprisé de la cour , de la terre ;
 On l'eût traité par-tout de sergeant parvenu ,
 Comme un homme sans bien , sans nom , sans revenu .
 Le soldat aujourd'hui , plein d'un noble courage ,
 Peut-être général , et mériter l'hominage ,
 Des riches , des savans , du peuple et des sénats ,
 Des premiers orateurs , des premiers magistrats ;
 Imitant un héros , il peut suivre la gloire ,
 Arriver sur ses pas au temple de mémoire ,
 Et recevant de tous du chêne et des lauriers ,
 Se voir inscrit au rang des plus fameux guerriers .
 Mais peut-être , dis-tu dans ton humeur chagrine ,
 Qu'on voit des fournisseurs d'une basse origine ,
 Qui de la nation disputant les lambeaux ,
 La dépouillent de tout , agissent en bourreaux .
 Sens-tu donc plus que moi les crimes d'une race
 Qui vit de la tempête , éloigne la bonace ?
 Sais-tu bien qu'ennemi de toute ambition ,
 Je voudrais cependant pour sa punition ,
 Avoir un seul instant la puissance suprême ;
 Je la ferais rentrer au sein du néant même !
 Quoi qu'il en soit , Damon , sous les rois nos fléaux ,
 Il fut force traitans , des fermiers-généraux ,
 Qui vendant , achetant les fermes de la France ,
 A grands coups de fusils prélevaient leur finance ;

Il faut se rappeler , qu'un morceau de tabac
 Nous envoyait bien loin gémir sur un tillac ,
 Qu'un peu de mauvais vin , qu'un flacon d'eau-de-vie ,
 Contre nous des commis déchaînait la farie .
 Mais , dis-tu fièrement , le peuple avait des mœurs .
 Où , si nous en jugeons par messieurs les prieurs ;
 Par monseigneur l'évêque , ou par ses grands vicaires ,
 Qui des plaisirs par-tout avaient des émissaires .
 Crois-moi , mon cher Damon , imitateur des cours ,
 Quand un sot roi permet de scandaleux amours ,
 Le peuple en insensé se livre à tous les vices ,
 A la débauche , au vol , aux grandes injustices .
 Eh ! que me fait à moi que ce soit le baron
 Qui du siècle à ma fille enseigne le bon ton ;
 Ou de sots parvenus , qui jadis au village
 Filaient des jours heureux dans leur petit ménage ;
 Que ce soit un marquis , c'est même déshonneur ;
 Il sait avec plus d'art se rendre esclave au cœur .
 N'a-t-on pas vu Gilbert , d'une touche énergique ,
 Faire de la comtesse une femme publique ,
 Peindre un certain seigneur en amant crapuleux ,
 Embrâsant le palais pour éteindre ses feux ;
 De nos Phrinées par-tout démasquer les visages ,
 Blâmer les mœurs du peuple , y trouver peu de sages ;
 Tout Paris applaudit au censeur éloquent ,
 Et même il fut trouvé trop doux , trop indulgent !
 Mais on avait , dis-tu , la grande académie ,
 Qui formait le bon goût , prescrivait la folie .
 Si les fâches , Damon , font courir tout Paris ,
 Jeannot , le plat Jeannot excita tous les ris .
 Mais de la liberté que de biens innombrables ,
 Damou , il faut le dire , ils sont incontestables !
 Tu serais des sots rois le plus grand partisan ,
 Un vrai Machiavel , un Monrose , un tyran ;

Tu dirais qu'en ce temps qui prête à la satyre ;
 C'est certes un grand bien que l'on puisse médire ;
 Qu'on puisse critiquer nos auteurs d'aujourd'hui,
 Qui tâchent d'accoucher du crime et de l'ennui.
 Que c'est un plus grand bien dans le siècle où nous sommes,
 Qu'on ne puise forcer les vierges et les hommes,
 Dans les murs d'un couvent à chercher le bonheur,
 A s'enterrer vivant, en immolant son cœur.
 N'est-il point juste encor, que libre en sa pensée,
 Tout mortel de son Dieu se forment une idée,
 Puisse lui rendre honneur, en jésus, en bon chrétien,
 Ou s'il préfère, enfin, en simple homme de bien ?
 N'était-ce point un crime aux yeux du puissant être,
 Que Romain en public il fallut parfaire,
 Pour demeurer en paix au sein de sa maison,
 Sans craindre le bûcher, le fer ou la prison ?
 Sais-tu bien que Rousseau, ce sublime génie,
 Consuma dans l'exil les trois quarts de sa vie,
 Pour avoir, avec art, dévoilé tous nos droits,
 De la religion pesé quelques endroits ;
 Que Lingnet plusieurs fois alla dans la bastille,
 Expier les bons mets dont sa feuille fourmille ?
 Peut-être, selon toi, messire le doyen,
 Le prieur, le prévôt, tous vrais hommes de bien,
 Devraient avoir encor la vaste corpulence,
 Qui de leurs cuisiniers protuvaient l'intelligence ;
 Mais devenu marchand ou bon cultivateur,
 Chacun d'eux maintenant nous fera plus d'honneur ;
 Ils peuvent aujourd'hui se rendre à la nature,
 Du cruel célibat abjurer la torture,
 Prendre femme jolie, en avoir des enfans,
 Et par de bonnes mœurs confondre les méchants.
 Le jeune villageois, joyeux, d'humeur guerrière,
 Peut enfin, de nos jours, parcourir la clairière,

Tirer jeannot lapin ; et puis avec son chien ,
 Tourner le bois voisin , s'enfoncer dans le sien ,
 Et viser , d'un œil sûr , le corbeau qui s'admirer ,
 Le faire cheoir en bas , ainsi qu'un pauvre sire ;
 Ou s'il aime encor mieux , il suit un gros vieux loup ,
 Et venge ses moutons , le tue au premier coup .
 Hélas ! lorsque sur nous un indolent monarque ,
 Faisait peser son sceptre , ou celui d'un ézarque ,
 On jetait dans les fers un pauvre paysan ,
 Qui , dans son champ de bled , avait pris un faisan .
 Colin était fort jeune , aimé de son village ,
 A son Dieu chaque jour il rendait son hommage ,
 Avait de l'honnête homme , et l'esprit , et le cœur ;
 N'était , ni libertin , ni buveur , ni jureur ;
 Mais l'aspect d'un lapin le mettait tout en joie ,
 Et souvent pour un lièvre il égarait sa voie .
 Il fut un jour surpris au milieu de son champ ;
 Il visait des perdreaux . Arrêté sur-le-champ ,
 On le charge de fers . Au bout de la semaine ,
 Un procureur fiscal , d'une voix inhumaine ,
 Le condamne à gémir parmi les malfaiteurs ,
 Comme un fripon saisi parmi de grands voleurs .
 Ni ses tendres enfans , ni les pleurs de sa femme ,
 Ne purent attendrir ni monsieur , ni madame .
 Tout le village en vain voulut les désarmer ;
 Colin fut dans un port pendant dix ans ramer .
 C'est ainsi que l'orgueil , agissant en furie ,
 En esclave traitait les fils de la patrie .
 Mais enfin j'ai perdu..... Vil anant de Plutus !
 Qu'on te donne de l'or , tu seras un Brntus !
 Élève donc ton ame , et laisse l'avarice ;
 A notre liberté rends en sage justice .
 L'as-tu donc oublié ? j'ai perdu plus que toi ;
 J'ai perdu des amis que j'aimais plus que moi ;

J'avais un tendre frère : épuisé par les armes (1),
 Il mourut à trente ans , et fit couler mes larmes ;
 Je les séchais enfin ; je savais , je pensais
 Qu'il fallait être ami , parent et bon Français ;
 Que tous ces fiers Romains , admirés de la terre ,
 Auraient donné leur sang pour notre juste guerre .
 Sois donc sage , Damon , aime la liberté ;
 De ton être , en tous lieux , soutiens la dignité ;
 Ose espérer qu'un jour un enfant de ta race ,
 De Hoche , d'un héros suivant la noble andace ,
 Deviendra général , ou sera directeur ,
 Et laissera ton nom tout surchargé d'honneur .
 Ta famille pour-lors louera la République ,
 Et toi-même diras qu'elle n'est plus inique ,
 Mille fois on l'a dit ; tout homme est ainsi fait ;
 Il ne peut devenir dans un instant parfait ;
 Il a peine à quitter ses longues habitudes ,
 N'a point en un seul jour mille vicissitudes .
 Dans la nature enfin tout se fait lentement ;
 Rien ne croît ni décroît dans le même moment .
 L'on ne voit point la mer qui fut fort irritée ,
 S'apaiser tout-à-coup , n'être plus agitée ;
 Le fleuve n'enfle point dans un clin-d'œil ses eaux .
 Est long-tems à rentrer dans ses profonds canaux ;

(1) Delehelle Devicques était lieutenant au régiment de Picardie , avant la révolution . Officier plein de courage et de patriotisme , il en donna des preuves à Thionville , où il soutint , dans un combat particulier , la cause des patriotes ; il porta les armes contre les rébelles de la Vendée , mourut des fatigues de la guerre , à Mortain , département de la Manche , ci-devant Basse-Normandie . Il fut regretté comme philosophe , homme d'esprit et aimable , et comme républicain . Les coeurs sensibles et les vrais patriotes me pardonneront cette note ; et ce n'est que pour eux que je l'écris .

L'arbre ne quitte point en un jour sa verdure :
 Feuille à feuille il revêt sa brillante parure.
 Le peuple ainsi, Damon, qui fut long-tems aux fers,
 Doit difficilement, même au sein des revers,
 Abjurer un vain luxe, abhorrer tous les vices,
 Pratiquer les vertus, et fuir les injustices.
 Ami, que ton pays tienne s'offrir à toi,
 Mais non point tel qu'il est sans flétrir sous la loi ;
 Sans argent et sans moeurs, dévoré par la guerre,
 Crain des rois et des grands, à l'égal du tonnerre,
 Mais tel qu'on le verra lorsqu' nos ennemis,
 Lassés par nos soldats, se montreront soumis !
 Le vice en ces beaux jours gémira dans la peine ;
 Le fripon au galère ira traîner sa chaîne.
 On verra que c'est peu d'avoir vaincu les rois,
 Qu'il faut, et des vertus, et l'empire des loix.
 L'égoïsme, qui porte en tout lieu son audace,
 A l'ainour du prochain dans les cœurs fera place.
 Si la famine, alors, fait sentir sa fureur,
 On donnera du pain à son frère, à sa sœur,
 Et l'on ne verra plus la cruelle Lésine,
 Rire des affamés sur des tas de farine.
 L'avide paysan, lassé de nous plumer,
 Voudra bien convenir que l'on doit s'entr'aimer.
 La jeune villageoise, ornant moins sa parure,
 Sera simple et modeste, et suivra la nature ;
 Nos Phinées quitteront, et leurs airs, et leurs tons ;
 Nous avons des héros, nous aurons des Catons ;
 L'instruction, enfin, formant un nouvel âge,
 De nos braves guerriers affermira l'onrage.

— — —

Dans la peinture que j'ai faite de la fin de ce siècle, je ne me suis attaché qu'à piendre les vices, les friponneries, les ridicules ; mon ame s'est refusée à retracer tous les crimes qui ont souillé le berceau de notre révolution. Pourquoi affliger notre esprit par un semblable spectacle ? Craignons d'ailleurs d'exaspérer les haines, de secouer les brandons de la Discorde parmi les citoyens, en leur mettant sous les yeux le tableau de nos malheurs ; en un mot, oublions le passé ; coulons légèrement sur le présent ; et reposons notre œil sur l'avenir, c'est-à-dire sur la France, glorieuse, triomphante, et se régénérant.

De l'Imprimerie de MOLLER, rue Hyacinthe,
place Saint-Michel, n°. 675.

ERRATA.

Page 6, ligne 28, donner: LISEZ, consacrer.

Page 11, ligne 15, que hier: LISEZ, qu'autrefois.

Page 17, ligne 18, au cœur: LISEZ, un cœur.

Page 21, ligne 14: LISEZ,

Les fripons dans nos ports iront traîner la chaîne.

卷之三

